

Nouvelles brèves

Volume 39, numéro 155, été 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/53513ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (imprimé)

1923-3183 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

(1994). Nouvelles brèves. *Vie des Arts*, 39(155), 8–11.

M. CHARLES S.N. PARENT, LAURÉAT DU PRIX ARTS-AFFAIRES DE LA VILLE DE MONTRÉAL

Dans la catégorie «Personnalité arts-affaires», M. Charles S.N. Parent a remporté, cette année, le prix que la Ville de Montréal accorde à une personne afin de reconnaître sa «contribution et son soutien à la promotion de la vie culturelle montréalaise.» Deux autres prix honorent une grande entreprise et une PME. Ils ont été attribués respectivement à Hydro-Québec et à Georges Laoun Opticien. Deux mentions spéciales ont été accordées: l'une à M. Jean-Guy Chaput, de la caisse populaire de Maisonneuve (catégorie «Personnalité»), l'autre à la Banque nationale du Canada, l'une des entreprises les plus généreuses



Photo: Jacques Grenier

envers le milieu culturel (catégorie «Grande entreprise»). Le jury était présidé de M. Pierre Henry, artiste, et se composait de Mme Manon Vennat de Spencer Stuart, de MM. Guy Latraverse, producteur, de François Mizoguchi (BMA et associés) et de Gaétan Morency (Cirque du Soleil).

M. Charles Parent est décrit en ces termes par M. Luc Monette, directeur de la galerie de l'UQAM, qui présentait sa candidature: «...l'une des personnalités les plus généreuses du monde culturel et particulièrement du milieu des arts visuels. Le travail de collectionneur, puis de mécène qu'il a accompli pour faire connaître l'œuvre de Jacques Villon, ainsi que son dévouement à la cause de l'art contemporain, notamment à la présidence de Vie des Arts, font de lui un modèle en matière de participation d'une personne du milieu des affaires à la vie culturelle montréalaise.»

M. Charles Parent est vice-président de la firme Lévesque, Beaubien, Geoffrion. Par ailleurs, il est président du Conseil d'administration de Vie des Arts, membre du Comité d'acquisition du Musée d'art contemporain, Président de la Galerie du Collège Édouard-Montpetit et membre du Conseil de la sculpture.

Les prix Arts-Affaires ont été officiellement remis au cours d'une cérémonie qui s'est déroulée au Marché Bonsecours en présence M. Jean Doré, maire de Montréal, de Mme Louise Roy, présidente du Comité d'honneur et présidente de Télémedia Communications Inc. et de M. David Powell, président de la Chambre de commerce du Montréal métropolitain (photo).

Un vase en céramique, œuvre de Monique Ferron, a été remis à M. Charles Parent.



LE MONUMENT DU 350° ANNIVERSAIRE DE MONTRÉAL

Le 17 mai, jour du 352ième anniversaire de Montréal, a été inauguré le monument intitulé *Mémoire ardente* qui est l'œuvre de l'artiste montréalais Gilbert Boyer. Érigée à l'extrémité sud de la place Jacques Cartier à proximité de la rue de la Commune, en plein cœur du Vieux Montréal, l'œuvre se compose de deux parties: un cube de granit et une colonne en acier inoxydable.



IMAGES DU FUTUR 1994

Après neuf ans, *Images du futur* demeure la plus grande exposition internationale d'art, de nouvelles technologies et de communication au monde. Cette année, du 13 mai au 18 septembre, le Japon est à l'honneur avec une délégation de vingt-cinq artistes. Des pays comme l'Allemagne, la France et le Canada seront aussi présents. Par ailleurs, *Images du futur* consacre cette année un espace à la domotique québécoise et à l'exposition *5,5 milliards d'hommes et de femmes, tous parents, tous différents* réalisée en collaboration avec le Musée de l'Homme à Paris et le Musée de la Civilisation à Québec. Voilà un événement à ne pas manquer.

PRIX DUCHAMP- VILLON 1994

Organisé par la galerie d'art du Collège Édouard-Montpetit autour du thème « Votre hasard n'est pas le même que le mien », ce concours annuel lancé en 1987 a permis de décerner des prix à trois des soixante et onze artistes ayant proposé leurs œuvres. Le jury était composé d'Esther Trépanier, André Fournelle, Claude Gosselin, Louis Pelletier et Jean Tourangeau. Les trois prix qui ont été donnés aux lau-



Pierre Labastrou.
Je compte sur le hasard autant que sur mes doigts.
Plastique, métal, électricité
10 x 12,5 x 14 cm

réats lors du vernissage du 8 mars dernier sont: le premier, d'une valeur de 1000\$, attribué à Patrice Labastrou et offert par Monsieur Charles S.N. Parent, le deuxième (500\$) à Denis Leclerc grâce à la générosité de Monsieur Maurice Forget et le troisième (350\$) à Lesley A. Clarke par le Collège Édouard-Montpetit.

AUTOUR DE MARCEL BARBEAU: CINQ ARTISTES QUÉBÉCOIS À LOS ANGELES

C'est sous l'égide de la conservatrice Ninon Gauthier que se tiendra, du 6 septembre au 2 octobre prochain à la Country Century Gallery de Filman près de Los Angeles, une exposition réunissant les gravures et dessins de cinq artistes québécois. Les œuvres de Giuseppe Fiori, Suzanne Joubert, Laurent Bouchard, Yvette Froment et Louis Pelletier seront groupées autour de celles de Marcel Barbeau.

INTERVENTION DE KIMIO TSUCHIYA

« Un arbre coupé, c'est encore un arbre. Du bois en état de décomposition, c'est encore du bois. Même réduit en cendres, ses cendres comportent toujours une forme de vie. Ces considérations constituent l'essence de mon esthétique et de mes œuvres. » Le grand artiste japonais Kimio Tsuchiya a mis en application ces principes de création au cours de son intervention *Un fragment de silence* à la Galerie du collègue Édouard Montpetit. On peut voir le résultat jusqu'au 22 juillet.



Illustration: Kimio Tsuchiya
Silence
Installation
Bois récupéré et vieux magazines
300 x 580 x 100 cm
Photo: Tadasu Yamamoto

BAIE SAINT-PAUL: MÉMOIRE/ MIROIR

Le Centre d'art de Baie Saint-Paul c'est, chaque année, la capitale estivale de l'art au Québec. Expositions, rencontres, débats publics jalonnent un programme riche. Du 5 août au 5 septembre, l'attraction principale sera le Symposium. On peut prédire que le Symposium de la jeune peinture au Canada qui réunit artistes et public autour du thème MÉMOIRE/MIROIR sera particulièrement fécond. D'abord parce qu'il offre une très grande liberté aux artistes et qu'il répond à une préoccupation universelle. Jamais, en effet, la question de l'identité individuelle et collective ne s'est posée avec autant d'acuité pour les individus et les sociétés de toute la planète. Or, les artistes semblent les mieux placés pour appréhender un monde qui, comme l'indique Françoise Labbé, « appelle une reconsidération de l'environnement afin d'établir de nouveaux rapports vitaux de respect réciproque, une réflexion qui sollicite une responsabilité individuelle redonnant un sens à la dignité humaine. » Atelier à ciel ouvert, Baie-Saint-Paul favorise le contact direct des artistes avec le public. C'est le rendez-vous de l'été.

FRÈRE JÉRÔME: 1902-1994

Formé tardivement à la peinture, le frère Jérôme n'en sera pas moins un artiste prolifique, particulièrement au cours des dernières années de sa vie. Né le 29 août 1902, à Charlesbourg, près de Québec, en 1935, il s'inscrit à l'École des beaux-arts au moment où la contestation contre l'académisme commence à gronder. Elle atteindra son point de non-retour, en 1948, avec *Le*



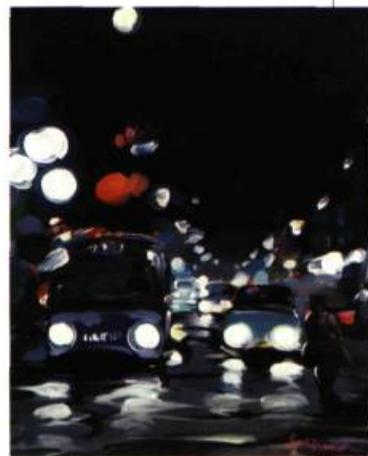
Refus Global de Borduas, manifeste que le Frère Jérôme ne signe pas mais auquel il souscrit. Décédé le 30 avril 1994, le frère Jérôme marque l'histoire de l'art au Québec au double titre de pédagogue et de peintre. Il a formé des centaines d'élèves parmi lesquels on note les noms du céramiste Pierre Vermette et du peintre Jean-Paul Mousseau. Il a régulièrement exposé ses productions à partir de 1939. Le Centre d'art Morency présentera, au mois d'octobre 1994, une exposition rétrospective où seront rassemblées une centaine d'œuvres de l'artiste.

LA GUILDE GRAPHIQUE: OPÉRATION DE MARKETING

Offensive de charme pour la Guilde graphique. Après 28 ans d'existence déclare Richard Lacroix, son directeur, il est temps de se faire connaître davantage. C'est pourquoi la Guilde a produit un dépliant qui sera distribué dans divers points stratégiques de Montréal et du Québec et même dans *Vie des Arts*. « Il m'a paru important, signale Richard Lacroix, de rappeler ce qu'est la Guilde. Il s'agit d'un atelier de recherche qui couvre tous les domaines de la gravure. On y a formé environ 600 artistes. Par exemple, le prestigieux Alfred Pellan mais aussi Norman McLaren, Kittie Bruneau, Marc-Antoine Nadeau, Tobbie Steenhouse... Près de trente ans après sa création, la Guilde est demeurée fidèle à ses principes d'ouverture à la pluralité des styles et des genres. On

y propose des œuvres dont les prix commencent à 25 dollars. La Guilde accueille donc des publics variés. Enfin, la Guilde demeure intransigeante sur la qualité des œuvres et sur la rigueur des techniques d'impression. »

RUMEURS SUR LA VILLE...



Du 9 mai au 5 septembre 1994, une mise en scène composée d'œuvres d'artistes contemporains et de textes proposera un regard original sur le Montréal des années 1990. La scénographie est d'Alain Timmons, les œuvres de: Patrick Amiot et Brigitte Laurent, Alain Cardinal, Serge Clément, Jean-François Leblanc, Claude Montoya et André Schirmer et les textes de: Gilles Archambault, Flora Balzano, Paul Chamberland, Jean-François Chassay, Antonio d'Alfonso, Jean-Paul Daoust, Louis Hamelin, Pauline Harvey, André Major, Robert Majzels, Christian Mistral, Francine Noël et Gail Scott. *Rumeurs sur la ville... Montréal à travers les œuvres et les textes d'artistes d'aujourd'hui* sera présentée au Centre d'histoire de Montréal (335, place d'Youville, tél: 872-3216).

DANS LA TÊTE DE L'ARCHITECTE

Cités de l'archéologie fictive : Oeuvres de Peter Eisenman 1978-1988, Centre canadien d'architecture, 1620, rue Bayle, Montréal, du 2 mai au 19 juin 1994.

Structure complexe aux couleurs de glace napolitaine,



Collection Centre Canadien d'Architecture (Montréal)
Photos Michel Legendre

Cités de l'archéologie fictive ne fait pas que repousser les frontières connues de l'architecture et contester son habituelle représentation, elle brise également les modes traditionnels de l'installation muséologique.

Le visiteur est dès l'abord dérouté par cette anti-installation menée avec maestria et rigueur qui change la perception qu'il a de l'accrochage et modifie avec hardiesse l'espace magnifique du Centre canadien d'architecture.

Dans une structure en forme de croix grecque, « dont le plan et la coupe ont subi de subtils décalages programmés par ordinateur », d'étroites galeries s'enchaînent les unes aux autres comme dans un labyrinthe crétois. Elles racontent en une suite de séquences serrées de croquis, de dessins sur vélin ou papier calque, de maquettes en tilleul ou carton, rythmées par un dégradé de tons dans des couleurs de glace napolitaine, les projets les plus représentatifs des *Cités de l'archéologie fictive*, élaborés entre 1978 et 1988 par Peter Eisenman, 61 ans, subversif architecte new yorkais, star du déconstructivisme. Traversant les fuseaux horaires, cette métaphore théorique nous transporte en or, rose, bleu et vert, à Venise, Berlin, Paris et Long Beach (Californie), et en quelques autres lieux où les concours, travaux théoriques ou commandes publiques ont conduit Eisenman au cours de ces dix années. Le tout est d'une subtilité inouïe et d'une totale perfection, comme toujours au CCA où la méticulosité maniaque de sa fondatrice, Phyllis Lambert, ne laisse rien au hasard.

DE LA DÉCOMPOSITION À LA SUPERPOSITION

De l'accumulation de strates qui concourent à la définition de cette archéologie fictive et à la rigueur de la démonstration de l'interpénétration d'un passé et d'un futur imaginés mais logiques pour constituer un présent

plus riche, naît chez Eisenman un véritable réquisitoire contre l'architecture de l'apparence, individualiste et narcissique, que nous connaissons. Et à ce compte, Eisenman s'insurge autant contre le moderniste qui traite le site comme une table rase sur laquelle il place la pureté de son idée que contre le post-moderniste qui, à coups de formes gratuites, de pastiches et de clins d'œil, nie le présent au profit d'un passé réinventé. Avec *Cités de l'archéologie fictive*, Eisenman prend tout le monde à contre-pied en développant une architecture ouverte qui engendre une multiplicité de significations.

Tout commence à Venise avec le projet de logement social dans le quartier des abattoirs (Cannaregio). Eisenman utilise la méthode du « scaling », c'est-à-dire qu'il procède par superposition de trames provenant de localités et d'époques différentes dont il modifie l'échelle. Cette méthode, il va la perfectionner, la raffiner au cours des projets suivants, jusqu'à une systématisation absolue du procédé.

UNE FALSIFICATION DE L'HISTOIRE

Le cycle de l'architecture fictive se termine sur le projet pour un jardin minéral dans le parc de la Vilette, « Chora L. Works ». La boucle se referme car c'est sur la base des analogies entre l'histoire du site de la Vilette avec ses abattoirs, ses fortifications, son bassin créé en 1817 et destiné à alimenter les fontaines de Paris, et l'histoire du Cannaregio, qu'Eisenman réinterprète le projet vénitien à Paris et récapitule ainsi huit années de travail sur l'Archéologie fictive, créant de nouvelles analogies semblables mais non identiques.

Entre Venise et Paris, il y aura Berlin. « Vivre et travailler dans Friedrichstadt », projet conçu en 1980-1981 à l'invitation de l'International Bauausstellung Berlin, vise la réalisation de logements sociaux ; l'architecte y était jumelé avec son construc-

teur (le projet sera d'ailleurs partiellement construit). À la fois rappel de l'histoire du site et œuvre d'anti-mémoire fictive se voulant une illustration du caractère universel de Berlin, Eisenman va appuyer son projet sur le fameux mur, au nord, évoquer la géométrie de la ville et suggérer la construction de ruines artificielles, images du vide fragmentaire et du désarroi.

Puis, il y aura Vérone, en 1985, sur le thème de Roméo et Juliette, (« Moving Arrows, Eros and Other Errors ») et, l'année suivante, le projet de théâtre national du Japon où la configuration du terrain et du bâtiment découlent du déplacement de symboles de Kyoto à Tokyo. Le Wexner Centre for the Visual Arts de l'Ohio State University, à Columbus, reprend la fragmentation historique du thème de Berlin. Inauguré en 1989 et mondialement salué, ce centre d'arts consacré à l'avant-garde et aux manifestations expérimentales, où le terrain devient l'architecture, « comme si la surface du sol avait été entaillée et excavée pour mettre à jour les imbrications de son histoire et de sa géographie », a valu à Eisenman, en 1993, le National Honor Award du American Institute of Architects.

Enfin, pour le projet du Musée d'art de la Californian State University à Long Beach, en 1986, il oppose une fiction, celle des états successifs du lieu à six moments différents (de 1849 à 2049) d'une histoire géographique réelle ou imaginée où passé, présent ou futur se confondent. Tout se passe comme si un cisaillement tellurique avait permis d'en apercevoir les diverses sédimentations.

Ces dix années d'Eisenman se présentent donc comme une réflexion. L'exposition qui matérialise cette réflexion constitue un grand événement qui rayonnera prochainement à Madrid puis à Rotterdam.

Nicole Charest

MARIE-JOSÉE BEAUDOIN : UNE INSTALLATION URBAINE QUI LIBÈRE

Maison de la culture Mercier,
8105, rue Hochelaga, Montréal

La ville, malgré ce qu'on peut en penser souvent hors les murs, libère les humains. Elle leur donne des moyens d'agir et elle leur donne des raisons de vivre ; en somme, elle donne à ses résidents ce surplus d'âme et de communication qu'on ne trouve pas dans le no man's land périphérique.

C'est bien ce que Marie-Josée Beaudoin pense et veut signifier avec sa nouvelle installation, une sorte de super-maquette d'urbanisme surgie de son esprit libre.

Sculpteuse énergique, elle est révoltée par l'évolution de la ville. Mais attention ! elle n'est pas scandalisée par l'allure parfois impersonnelle que prend la forme urbaine. Elle estime que la ville est fondamentalement belle, que la composition même de Montréal est attirante. Elle s'élève simplement contre l'inconscience des bonnes gens. Ceux-là, estime-t-elle, ne se doutent pas que l'existence de la ville bien tissée a, de tout temps, été inscrite dans la nature humaine. Elle se lance donc au combat pour nous rappeler que la ville civilise, pas pour dénigrer ce qui est du domaine urbain. Elle nous l'a dit : la liberté des personnes passe par la bonne organisation de la ville.

Marie-Josée Beaudoin est polyvalente. Sa réputation de peintre est déjà bien établie. Mais elle est aussi sculpteure et c'est pour livrer le combat urbain, justement, que l'artiste, ayant atteint la maturité dans sa vie propre et dans son œuvre, - et qui vit dans les murs du Vieux-Montréal - a créé son installation.

L'œuvre, qu'on se promet de faire beaucoup voyager — elle devrait aller aux États-Unis et au Mexique — est un jeu de formes



composé de 2 000 pièces. L'artiste a utilisé des plaques électroniques, des puces informatiques, des morceaux de moteurs (tous objets rejetés par l'industrie) et plusieurs de ses propres sculptures multiformes aussi, pour créer cette grande maquette utopique, une sorte d'image de l'urbanité ambiguë moderne.

Ce travail, depuis longtemps en préparation, a été présenté pour la première fois au début de février à la Maison de la culture Mercier (rue Hochelaga, Montréal). Ce grand jeu de formes métropolitaines occupe toute la surface d'une grande salle d'exposition.

Les visiteurs qui se rendaient là étaient invités à monter sur les gradins d'une estrade aménagée pour eux et d'où ils se laissaient envoûter. Les immeubles de la maquette clignotaient des yeux magiquement, comme New York le fait à l'horizon. L'animation par le design-lumière de François Doyon et par la musique fort appropriée d'Alexandre Stanké renforçaient le charme de l'installation.

Mme Beaudoin, maître de tout cela, a créé une œuvre d'art au sens véritable de ce mot. Elle a réussi, par cette composition, à ouvrir une porte, une porte urbaine sur le mystère de la vie.

Les travaux de sculpteure de Marie-Josée Beaudoin ne nous paraissent pas assez connus. L'artiste, on le sait à la ronde, se fait fort d'utiliser les grosses pièces d'Hydro-Québec, ainsi que toutes les autres composantes industrielles imaginables pour en faire des symboles de la

force de notre Québec hydraulique et métallique. Elle réussit en quelque sorte à sublimer notre matière brute. Qui n'a vu ces grandes flèches puissantes se projeter d'un navire du Vieux-Port pendant les célébrations du 350^e anniversaire de la métropole du Québec ? Il faudrait mieux diffuser cela.

Ici en tout cas, l'artiste se réalise. Elle nous donne en concentré la forme acceptable de toute la ville. C'est une ville qui malgré sa composition moderniste, n'empêche pas la vie de se répandre au profit du piéton et de bénéficier d'une multiplicité de fontions. Mme Beaudoin aimerait bien, du reste, que les quartiers et les fonctions de la ville soient organiquement mieux reliés les uns aux autres. Ceci pour favoriser, dans la simplicité, elle nous l'a confié, l'épanouissement de la vie intérieure des citoyens, un objectif parfaitement réalisable en ville, croit-elle.

Ceci dit, l'artiste, c'est certain, a éprouvé un plaisir pur à jouer avec les formes et les couleurs. Le violet, le rose, le gris de la ville l'ont passionné ; le dessin des avenues, des blocs (bien ordonnés) des îlots, l'intéressent tout autant que le message plus ou moins critique de tout ce tableau.

Il est en tout cas certain que cette ville, cette *Moniang*, (d'un certain nom jadis donné par les Indiens à une région montréalaise), se plaît-elle à rappeler, est une intuition québécoise que les étrangers auront grand intérêt à percevoir.

Jean-Pierre Bonhomme